

DIEU EST EQUIVOQUE PARCE QU'IL EST UN

Etienne Oldenhove

(171) Pour aborder la question qui nous réunit aujourd'hui, celle du "Père comme symptôme ?", j'ai choisi de retourner d'abord à **Freud**, à une relecture de ce qui est son testament, son dernier mot sur cette question du père, à savoir, *Moïse et la religion monothéiste*.

L'essentiel de ce que **Freud** nous dit dans cet écrit, c'est que le père est un étranger, qu'il est "un", et que cela constitue un progrès.

Dire que le monothéisme est un progrès dans l'histoire de la vie de l'esprit, est-ce là simple propos idéologique de la part de **Freud** ou cela va-t-il beaucoup plus loin ?

Il y a belle lurette, en effet, que **Freud** a dénoncé nombre de ses propres illusions et nombre d'illusions de la culture. Songeons par exemple à *L'Avenir d'une illusion* et à son *Malaise dans la civilisation*.

Alors, si **Freud** affirme d'une façon aussi catégorique que le monothéisme est un progrès, cela est à prendre au sérieux.

(172) Qu'est-ce qu'un progrès pour un psychanalyste ? D'expérience, nous savons que le progrès est plutôt extrêmement rare et que le plus souvent, nous y résistons de toutes nos forces. Est progrès en analyse, ce qui va dans le sens d'une reconnaissance de la structure et d'un être conséquent avec ce qui a été reconnu de la structure.

La question devient donc : "Le père est-il Un de structure ?"

A cela **Freud** répond affirmativement. Non seulement le père est Un, nous dit-il, mais c'est ce caractère "Un" du père qui nous pose le plus de problèmes par rapport à la fonction paternelle.

Dans ce livre, *Moïse et le monothéisme*, **Freud** en arrive même à ce tour de force de nous indiquer que toute névrose, qu'elle soit individuelle ou collective, se réduit à l'histoire des réponses qui ont été données ou qui sont données à cette question du caractère "monos" du père.

L'histoire des civilisations devient l'histoire de ce ratage constant du caractère "Un" du père, de même que l'histoire de chaque névrose dite individuelle.

Ce qui est refoulé, nous dit **Freud**, ce n'est pas le père, c'est le caractère "un" du père et le meurtre du père. S'agit-il là de deux choses différentes - le caractère "un" du père et le meurtre du père - ou ne s'agit-il pas d'une seule et même chose ? Je tenterai d'expliquer en quoi je suis convaincu qu'il s'agit là d'une seule et même chose. Cela constituera tout le parcours de mon intervention d'aujourd'hui.

Revenons d'abord à ce caractère "un" du père, monos en grec.

Monos, nous avons pris l'habitude de le traduire tout simplement par "unique". Ce n'est pas faux évidemment et déjà, à ce niveau, (173)l'équivoque naît en français : "unique" signifie-t-il que le père est le même pour tous ou qu'il est différent pour chacun ?

En consultant un dictionnaire grec-français, apparaissent des significations qui, bien que n'étant évidemment pas sans rapport avec "l'unique", accentuent cependant des aspects bien intéressants du "monos".

Dans le dictionnaire dont je me sers, il est donné comme traductions possibles de monos, les suivantes (je vous les cite dans l'ordre où elles se trouvent) :

- "seul
- "unique"
- "solitaire"
- "abandonné"
- "désert".

Parler du père comme monos, "un", c'est donc parler de la solitude du père, de l'exposition du père, de l'abandon du père, du père déserté/déserteur.

Cela nous éloigne bigrement des espoirs triomphalistes que l'on aurait pu mettre sous la rubrique du père universel unifiant. La solitude du père, c'est un savoir inconscient qui nous traverse tous et qui nous dérange. Le plus généralement, nous ne la supportons pas et nous la refoulons. Nous nous en défendons de diverses manières.

Soit en n'ayant de cesse que de sortir le père de son isolement : c'est un des motifs essentiels de l'amour que nous pouvons vouer au père. Une autre façon de tenter d'effacer cet isolement du père, c'est de le ravalier au rang de frère.

On peut reconnaître là deux modalités de la position hystérique vis-à-vis du père.

(174) L'obsessionnel, quant à lui, cherchera à s'accommoder de cette solitude du père d'une façon très différente. Je dirai qu'il va éloigner de lui le plus possible cette solitude du père pour s'en décharger, pour n'en plus rien savoir, pour ne plus en être affecté. Son vœu est que le père, par sa solitude, son éloignement, nous débarrasse de la plaie de la solitude.

Passons à une autre traduction du monothéisme : l'exposition du père. Dans son essai, **Freud** utilise ce terme d'exposition non pas à propos du père, mais à propos de l'enfant. Il parle longuement du mythe de l'exposition pour étayer son hypothèse du **Moïse** égyptien. **Moïse** ne peut avoir été qu'un Egyptien :

- 1) du fait de son nom, et
- 2) du fait d'une particularité du mythe de l'exposition dans son cas.

Je vous le rappelle brièvement. Au lieu d'avoir été exposé aux flots du Nil par une famille royale comme le voudrait la structure de ce mythe de l'exposition, il l'a été par une famille pauvre et juive. C'est là un travestissement du mythe, nous dit **Freud**, et une preuve que **Moïse** était bien égyptien, et même très probablement un proche du pharaon ¹.

Je m'arrête à ce mythe de l'exposition car ce n'est pas par hasard, ce n'est pas uniquement comme argument de l'hypothèse "**Moïse**, un Egyptien", qu'il prend une telle place dans ce livre. Mais c'est bien parce que l'exposition est le propre du père que ce mythe s'y trouve.

Les histoires de **Moïse** et d'**Oedipe**, par exemple, tous deux exposés à l'entrée de leur existence, nous rappellent que si le

¹S. FREUD, *Moïse et le monothéisme*, Gallimard 1986, p. 70 à 73.

père est exposé, est mis en position d'exception, c'est lui aussi qui expose son enfant. L'exposition ne concerne-t-elle que quelques héros ou concerne-t-elle chaque parlêtre ?

(175) Elle concerne chaque parlêtre. Que fait un père, en effet, au début de l'existence de son enfant, si ce n'est de l'exposer, de l'accrocher à l'arbre du symbolique en le livrant à un nom qui va le priver de son être et le vouer ainsi à la solitude propre au signifiant ?

Et lorsque cette opération d'exposition n'a pas été accomplie - il ne suffit pas de déclarer un enfant à l'état civil pour qu'exposition il y ait eu - ce que l'on constate, c'est que l'enfant ne pourra plus que s'exposer réellement. C'est un des traits cliniques patents de l'autisme infantile, entre autres : l'enfant autiste, faute d'avoir été exposé dans le symbolique, n'arrête pas de s'exposer réellement à tous les dangers qu'il peut rencontrer.

La fonction paternelle vient donc "incarner" et "prescrire" ce qui est notre condition à tous à partir du moment où nous sommes pris dans le signifiant, à savoir la solitude. L'on conçoit aisément que cela puisse susciter une haine parfois tenace à l'égard du père.

L'abandon du père - je l'ai déjà dit ailleurs ² - ce que le **Christ** rencontre sur le Mont des Oliviers. C'est son fameux « *Eli, Eli lama sabactani* » (« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »).

Quant au père déserteur/déserté, l'odyssée même de Moïse nous dit déjà que le père est au désert et qu'il nous appelle au désert.

Mais trêve de références bibliques, revenons à nos moutons !

²Bulletin Freudien, n°12, p. 112.

Freud, ai-je dit, nous laisse soupçonner un lien fondamental entre le meurtre du père et l'unicité du père. Ce lien, il l'a pressenti, mais, à ma connaissance, il n'a pas permis de l'explicitier comme tel.

(176)**Lacan**, quant à lui, reprenant ces questions, va peut-être nous permettre d'apporter une réponse plus précise à cela, à partir de ce qu'il avance sur le "Un".

Je fais un jump énorme pour annoncer directement la couleur. Dans son Séminaire *Ou Pire*, **Lacan**, reprenant à sa façon les élaborations du logicien **Frege**, dit que le "Un" est le signifiant de l'inexistence ³.

Dire que le père est "Un", à partir de ce moment, est ce qui cerne au plus près l'inexistence du père, la mort du père, le meurtre du père.

Nous n'avons en effet, jamais accès direct au vide, au rien. Ce n'est pas parce que les mots "vide" ou "rien" existent qu'ils nous donnent accès au vide ou au rien. Ces mots, au contraire, viennent déjà nous soulager du vide ou du rien. Ils nous en éloignent beaucoup plus que le "Un".

Le "Un" est le bord du trou. C'est l'ensemble vide. Il ne peut y avoir de prise en compte du vide que par le biais du "un" (du "un" tout seul).

Ce que je dis là n'est pas facile à expliquer mais c'est l'essentiel : le simple est le plus difficile. Je vais donc essayer d'être un peu plus clair en abordant le "un" sous différents angles.

Dans le numéro 37 de mars 1990 du *Bulletin de l'Association*

³J. LACAN, *Ou Pire*, Séance du 19 janvier 1972, pp. 44-47.

freudienne, nous avons pu lire que **Charles Melman**, lors d'une séance du Séminaire qu'il tient à Paris, est revenu sur la réaction de nombreux Belges à la conférence qu'il avait faite à Bruxelles en septembre 1988 sur l'éthique de la psychanalyse. En résumé, il lui avait été rappelé que les Belges s'étaient plaints de ce qu'il n'ait parlé de rien. Et **Melman** (177) de faire remarquer que c'était bien là son intention mais que ce fut probablement inaudible pour les Belges de son auditoire étant donné que la langue française, même si beaucoup y baigne dès leur naissance, n'est pas à proprement parler une langue "maternelle" pour les dits Belges. Suit une explication de ces propos que je vous invite à relire. Ces paroles ont traumatisé, scandalisé, démoralisé... dans un premier temps. Une fois remis du K.O., certains ont pu passer à un O.K.. Ce fut mon cas. Aujourd'hui, j'interprète ces paroles de **Charles Melman** à l'aide du **Moïse** de **Freud**. Il est évident que du fait de sa constitution, la Belgique est particulièrement marquée d'une forme de polythéisme : elle rassemble, par exemple, trois communautés linguistique. Où trouver une unité là-dedans ? Ce départ d'une position poussant au polythéisme, à la tolérance et à l'oecuménisme - la Belgique est réputée être le pays du compromis, c'est aussi un des pays où la consommation d'anxiolytiques est la plus grande - rend l'accès au rien plus problématique, mais pas désespéré.

Les rapports au "Un" d'un Français et d'un Belge sont différents. Ainsi, Paris, il y a un siècle, à l'occasion d'une exposition universelle, a écrit son "Un" dans le ciel sous la forme de la Tour Eiffel. Bruxelles, en 1958, à l'occasion d'une autre exposition universelle, a écrit son "un" dans le ciel d'une façon toute différente. Bruxelles l'a écrit dans ce monument qui s'appelle l'atomium. Il est constitué de neuf sphères qui sont censées représenter les neuf provinces qui constituent la Belgique, mais aussi neuf atomes d'une structure cristalline de fer. Ce qui sauvera peut-être les Belges d'un polythéisme indécrottable, c'est le signifiant "atome" qui est à

l'origine de la nomination de ce "un". Car le signifiant "atome" que nous tenons des Grecs est sûrement ce qui a inauguré un abord du monothéisme.

L'atome est le concept de ce qui ne peut plus être coupé. Or la castration ne commence qu'avec ce concept grec de l'atome. La castration, contrairement à ce que l'imaginaire en promet, n'a pas à voir avec ce qu'on peut encore couper mais bien avec ce que l'on ne peut plus couper, avec un impossible. La castration, on la rencontre quand on ne peut plus "y couper", comme on dit.

(178) Tant que l'on peut encore couper les cheveux en quatre, on reste dans le polythéisme. On reste en-deça de la castration.

C'est une autre façon de dire que seul le "un" de l'atome nous confronte au vide.

Une petite remarque sur la tolérance. J'ai fait allusion au pousse de la tolérance du polythéisme. Cela est déjà clairement dit dans *Moïse et le monothéisme*. Inversement, le monothéisme engendre l'intolérance, nous dit **Freud** ⁴. Il ne faut pas s'en effrayer. Il y a de fait une intolérance qui est nécessaire, qui est même un progrès réel. Le discours psychanalytique ne peut être un discours "tolérant", dans la mesure où il tient quelque chose du "Un". Mais le paradoxe de l'intolérance psychanalytique, contrairement à l'intolérance religieuse, c'est que comme le dit **Lacan** dans *Encore* : « *Il ne faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse c'est de ne pas vaincre, con ou pas* » ⁵. Il s'agit d'une intolérance qui tient au UN et non au tout (une intolérance en intention et non en extension).

Poursuivons sur cette question de la tolérance. Je pense, par exemple, que ce qui fait la ligne de partage entre psychothérapie et psychanalyse, c'est le rapport au "Un". Dans une

⁴S. FREUD, *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, 1986, p. 84.

⁵J. LACAN, *Encore*, Seuil, p. 50.

psychothérapie, ce rapport reste polythéiste, même si et surtout s'il se réfère à un modèle unique (car il sera fait d'une approche "infinitésimale"). Dans une analyse, par contre, le "un" n'apparaît jamais qu'au niveau de l'acte.

Et cela est capital. Ce "Un" en jeu dans l'analyse est comptage du silence de l'Autre. Il est un moment très particulier, ce moment dont **Lacan** parle dans son Séminaire sur *Le Transfert* ⁶ où l'analyste a à choisir entre se laisser aller à l'angoisse ou tenir son désir d'analyste. Ainsi l'analyste n'existe pas, seul peut exister un analyste.

(179)Ce qui est le propre de l'analyste, c'est de tenir une place, au moins une place. Et lorsqu'on en occupe deux ou plus, il y a beaucoup de chances que contrairement aux apparences, on n'en tienne pas au moins une.

J'ai annoncé que je parlerais de l'équivocité du "Un". L'équivocité, c'est quelque chose que l'on connaît bien, trop bien peut-être parmi les lacaniens. Le plus souvent, on la ramène au jeu de mots. Mais l'équivocité ne se ramène pas qu'à une équivocité au niveau de la signification. Plus fondamentalement, tout signifiant, indépendamment du fait qu'il prête ou pas à jeu de mots, est équivoque comme tel, comporte une part de non sens dans la mesure où il fonctionne comme signifiant. Tout signifiant charrie sa part de vide. Mais plus particulièrement le signifiant "Un".

Pourquoi ? Parce que je pense que le signifiant "Un" est le signifiant par excellence de la nomination. Nommer, n'est-ce pas d'abord constituer un "un", constituer un ensemble vide. Et ce "un" est présent dans tout signifiant, à condition qu'il fonctionne comme signifiant. Au niveau des signifiants qui ont, par ailleurs, une signification, ce "un" est facilement occulté par la signification. Au niveau des signifiants qui n'ont pas de

6J. LACAN, Séminaire sur *Le Transfert*, séance XXV, 14 juin 1961.

signification, comme les noms propres, ce "un" est déjà beaucoup plus sensible.

Je dirais donc que l'on peut distinguer au moins trois "un" bien différents. Au niveau de la signification, l'on a par exemple, le un qui unit, le un de l'universel : "le même pour tous". L'on a aussi le un qui sépare, le un du particulier, le "différent pour chacun". L'univocité d'une mère, par exemple, est dans cette dernière signification. Mais il y a un autre "un" qui est beaucoup plus fondamental et qui se situe lui, au niveau de la signifiante même. C'est le "un" qui unit et sépare dans un même temps. Ce "un" est l'équivocité même : il est le signifiant de la différence comme telle, c'est-à-dire de la différence d'un signifiant d'avec lui-même.

Or le langage ne devient à proprement parler langage qu'à partir du moment où fonctionne cette différence interne au langage. Le langage ne se détache véritablement de la chose qu'à se détacher de lui-même. (180) L'objet ne chute qu'à ce moment-là. Et c'est aussi à ce moment-là que le discours produira ce qu'il a de plus spécifique : du sujet, c'est-à-dire une différence du signifiant d'avec lui-même.

Ce "un" qui unit et qui sépare en même temps n'est pas situable. Mais il est ce qui situe.

Il n'est pas situable comme ne l'est pas, nous dit **Lacan**, l'unité dans la langue. **Darmon** le rappelle dans son livre sur la topologie de **Lacan** ⁷.

Dans la psychose, l'équivocité de ce "un" de la nomination est forclosée au profit de l'univoque : ce qui fait retour dans la psychose, c'est la voix. La façon dont le langage fonctionne dans la psychose est soit tout du côté du "un qui unit", soit

⁷DARMON, *Essais sur la topologie lacanienne*, Editions de l'Association Freudienne, p. 20.

tout du côté du "un qui sépare". La psychose, c'est une théorie des ensembles qui chercherait à fonctionner sans l'ensemble qui la fonde, à savoir l'ensemble vide.

Ainsi je travaille avec un psychotique qui très souvent refuse qu'on le nomme par son nom. Son nom fait manifestement insulte pour lui. Et il refuse d'appeler ceux qu'il rencontre par leur nom. A leur nom il substitue le nom de la commune qu'ils habitent. Il me semble qu'on peut bien voir là un forçage qui fait de tout élément un élément anonyme ou presque (s'appeler Bruxelles n'est pas très distinctif), qui réduit toujours un élément à ne faire partie que d'un ensemble (d'un ensemble autre que celui qui ne contiendrait que cet élément-là), emboîtement donc à l'infini d'ensembles les uns dans les autres sans que ne soit prise en compte la différence de cet élément avec lui-même, c'est-à-dire la différence qu'il y a entre cet élément et l'ensemble qui ne contient que cet élément. Or, c'est là que réside la nomination.

Par ailleurs, cet adolescent psychotique passe ses journées à faire le décompte écrit, par exemple, des commerces dans une commune. Là, (181)chaque commerce, chaque nom de commerce, se réduit à un trait, alignement infini de "un" sur une feuille la plus longue possible, par exemple un rouleau de papier peint.

L'univocité qui est ainsi agie est celle d'un pur trait, d'un "un qui ne fait plus que séparer mais n'accroche plus rien".

Ayant articulé tout ce que j'ai dit autour de l'opposition reprise à **Freud** du monothéisme et du polythéisme, il me reste à essayer de reprendre rapidement une question : le passage du nom du père aux noms du père est-il un retour déguisé du polythéisme ?

Nullement !

Le passage du nom du Père aux noms du père, passage qui est la question de la passe, n'est pas, contrairement aux apparences, passage d'un singulier à un pluriel. Car parler du nom du père, c'est tout aussi bien parler d'un universel et donc d'une pluralité d'éléments regroupés sous cet universel. Ce passage du nom du père aux noms du père, je l'entends plus comme un passage d'un universel à des singuliers. Ce passage n'est pas extension du un, mais bien plutôt resserrement du un, angoisse du un, épurement du un. Il consiste à tenir, envers et contre tout, sur l'équivocité du "un", de ce "un" qui ouvre à l'angoisse - sans qu'il s'agisse de s'y adonner - de ce "un" qui ouvre et ferme l'infini d'un même mouvement. Le désir de l'analyste se situe sur ce fil du rasoir.

Cette danse extrêmement sobre est, me semble-t-il, admirablement décrite dans le livre de **Kierkegaard** *Crainte et tremblement*. Dans ce livre, **Kierkegaard** se montre beaucoup plus athée qu'on ne pourrait le penser. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas Dieu, c'est la Foi. La foi comme acte. La foi ne peut être que monothéiste. Par contre, la croyance est toujours polythéiste. De la foi comme acte, que l'on soit analyste ou pas, on ne peut se passer. De Dieu peut-être, d'une certaine façon. C'est cela, pour moi, le passage du Nom du Père aux noms du père.

(182)Autrement dit, le un constitué ne compte pas de la même façon que la constitution du un. Il s'agit là du passage de la nécessité du père à la contingence du père. Je dirais même à la "simplicité" du père. Une analyse n'est-elle pas la cruelle expérience de la simplicité ?

Une autre façon de faire entendre ce qui est en jeu dans ce passage du nom du père aux noms du père, c'est de constater que dans notre travail, plus l'on parvient à être rigoureux - au sens logique de ce terme - plus l'on peut être souple. Là, on peut avoir une illustration vivante et bien concrète de ce passage du nom du père aux noms du père, par exemple au travers

de la pratique de **Lacan** et de quelques autres. Je me suis, en effet, longtemps interrogé à propos des témoignages que je recevais sur la pratique de **Lacan**. Elle me semblait, cette pratique, d'un tel polymorphisme, d'une telle extravagance, que j'y perdais mon latin et que je pouvais même en être choqué à l'occasion. Aujourd'hui, je suis convaincu que si **Lacan** pouvait se permettre une telle diversité d'interventions, c'était bien à la mesure de la rigueur extrême de son travail, de son désir d'analyste, d'un tenir sur l'équivocité du "un".